

## CHAPITRE IX

## LE GUERRERO ET L'OAXACA

Je rencontrai un jour, sur la place de Temascaltepec, un personnage très intéressant : il est inutile de dire que c'était un Français. Car d'abord, la similitude de langue permet une plus grande pénétration de pensée; ensuite je commence à croire que les étrangers n'ont pas tort de nous trouver le peuple le plus spirituel de l'univers. Il y a une immense différence dans la manière d'envisager les choses, entre les Français et les autres : nous avons, grâce peut-être à notre culture intellectuelle, des points de vue plus généraux et, partant, plus intelligents. Et la culture de l'esprit ajoute tant d'intérêt à la conversation! Est-ce pour cela que les étrangers savent si rarement causer? Mais de plus, il se trouva que nous avions des relations communes en Afrique, et de là naquit une confiance réciproque.

Il me fit passer de charmantes soirées à me lire un petit roman de sa composition sur le Mexique, un roman fort original, sur la crédulité, et où les traits de mœurs, les dialogues, les descriptions, avaient une saveur toute mexicaine. En outre, et voilà où intervenait la culture grecque et latine, cet ouvrage avait une poésie simple et tranquille rappelant, chose rare, celle du vieil Homère, qu'il savait par cœur, en grec. C'est qu'il y a de la ressemblance entre les Grecs et les

Mexicains, ne serait-ce que par la simplicité de la vie. Rien de plus curieux que ce héros du roman, arrivé à ne plus faire qu'un être avec son cheval, de façon que pour lui, le voyage n'existait plus, il était le centre du monde, et les paysages défilaient devant lui, comme au cinématographe, mais avec la lenteur antique, en des phrases cadencées où les noms mexicains, si harmonieux, avaient une allure hellénique. Où sont les Américains qui savent *Illiade*, et surtout en comprennent le sens? Il n'y avait dans tout le pays qu'un docteur allemand pour soutenir une discussion avec ce Français, son érudition grecque et ses douze ou quinze ans d'expérience mexicaine.

Le résultat de nos conversations fut que je pris un certain intérêt à des mines situées à faible distance, dans le Guerrero, mais tout près de la frontière de l'État de Mexico, les mines du Vadeliste. On peut s'y rendre en deux à trois jours à cheval, depuis Temascaltepec.

Ces mines me font à regret négliger la poésie homérique, mais celle-ci ne peut suffire à nourrir, même un poète, au Mexique. Elles furent découvertes sous le vice-roi Enriquez de Guzman, comte de Alva de Aliste, dont leur nom est dérivé. Les historiens disent que ce fut l'événement le plus considérable qui se produisit durant cette vice-royauté.

Avec les bénéfices que lui donnèrent ces mines, le comte Alva de Aliste fit d'abord une fortune, puis il fit construire la cathédrale de Cutzamala, le plus beau temple de toute la région. On peut le voir à 9 lieues de distance, depuis l'endroit qu'on nomme « las tres Peñas », près de Rosario.

Le comte Alba fit encore don à Morelia de ses fameuses cloches, et passa pour avoir gagné 9 millions de piastres, soit près de 24 millions, avec les anciens

cours de l'argent, et cela en trois à quatre ans.

Les mines du Vadeliste furent plus tard le théâtre des exploits du colonel Aparicio, un révolutionnaire connu. Son quartier général était la montagne des Hipericones, et les souterrains des mines lui servaient de cachettes. Sous la présidence de Manuel Gonzales, ce brigand terrorisa le sud de l'État du Mexique et les montagnes de Cutzamala. Un jour, il fit fusiller tous les membres du conseil municipal de Tejupilco, localité peu éloignée de Temascaltepec et ancien chef-lieu du district. Lors de son arrivée au pouvoir, le général Porfirio Diaz lui déclara la guerre, le vainquit et le fit fusiller. Il parut alors un décret, d'après lequel personne n'avait plus le droit de dénoncer aucune mine sur la montagne du Vadeliste; le ministre Pacheco se réservait pour lui-même un territoire de 20 kilomètres carrés.

A la mort seulement de ce ministre, les mines purent être dénoncées à nouveau. On voit encore les anciennes fonderies et les ruines des anciennes localités habitées par les mineurs. Étant donnée la richesse des filons, une reprise ne se fera pas attendre longtemps. De Temascaltepec, la route qui y mène est très fréquentée, elle passe à Tejupilco, à El Salitre, descend à 700 mètres d'altitude au Paso de San Juan où il fait très chaud, pour remonter bientôt à 1 300 mètres à El Rodeo et à 1 700 mètres à San Cayetano.

Du Vadeliste, qui jouit d'un climat merveilleux et de sources délicieuses, on redescend facilement à la grande rivière de las Balsas, qui passe à la coquette petite ville de Coyuca, et se jette dans le Pacifique près de Petatlan, dans la baie de Zihuatanejo. Petatlan est célèbre par une statue du Christ, un type curieux de l'art et de l'esprit mexicains. Quant à Zihuatanejo, c'est une baie destinée à un avenir important, grâce

au voisinage de grandes mines de fer appartenant à une Compagnie américaine. Les terrains du port ainsi qu'une immense hacienda voisine appartiennent à la Compagnie française d'Inguaran, qui pourrait compenser par leur vente le défaut de richesse que pourraient présenter ses mines de cuivre. C'est ainsi que, plus on a d'argent, plus on peut en gagner, parce qu'on se trouve en avoir lorsque les occasions se présentent.

Le Guerrero possède également près de la frontière de l'État de Mexico un autre district argentifère, plus célèbre encore que celui du Vadeliste. C'est celui de Taxco. On s'y rend en trois jours à cheval, de Temascaltepec, par Sultepec et Zacualpan, car Taxco est sur le même alignement que ces trois endroits. On y va cependant plus facilement par le chemin de fer de Cuernavaca qui traverse une grandiose région de montagnes. De la station de Vista, ou de Naranjo, il n'y a que quelques heures jusqu'à Taxco.

Les mines de Taxco étaient déjà connues lors de la conquête espagnole. Fernand Cortez lui-même fit commencer le fameux tunnel du Roi (Socavon del Rey), qui, sur 90 mètres de longueur, est assez haut pour être parcouru à cheval. Ce tunnel fut poussé à 560 mètres de longueur. C'est ici que le fameux Français Laborde découvrit une bonanza si riche, qu'il bâtit à ses frais la cathédrale de Taxco, évaluée 3 000 000 de piastres, d'une grandeur féerique dans son cadre de montagnes. Laborde construisit ensuite son palais et ses jardins de Cuernavaca qui sont encore l'admiration des visiteurs.

Les travaux de Taxco furent suspendus, vers 1800, à la suite d'un tremblement de terre, qui détruisit les constructions, et, ce qui est pire, fit disparaître une rivière importante, la seule qui servit aux mines. Des

BIBLIOTECA ALFONSO DE SÁENZ DE BARRANDA

檢  
三  
丁  
巳

maraudeurs continuèrent d'épuiser les vieux travaux, jusqu'à une tentative toute récente de reprise par une Compagnie américaine.

L'État de Guerrero, qui est immense, et borde l'Océan Pacifique sur 800 kilomètres de longueur, n'a pas encore d'autre chemin de fer que la petite ligne de Cuernavaca au Rio Balsas (1). Le pays étant très accidenté, et la population éparpillée et peu dense, les transports sont difficiles, et le développement des ressources naturelles ne peut se faire que très lentement.

La capitale de l'État est Chilpancingo, qui a souffert d'un terrible tremblement de terre en 1907 : c'est une ancienne colonie mexicaine, enfermée dans les montagnes, siège d'un évêché, voisine d'anciennes ruines très peu explorées, et de vastes cavernes anciennement habitées.

Acapulco, le principal port sur le Pacifique, était autrefois le grand entrepôt de tout le commerce du Mexique avec l'Asie, et même de celui d'Europe, qui, d'Acapulco, allait à Vera-Cruz. Il y a encore des caravanes continuelles d'Acapulco à Rio Balsas, terminus du chemin de fer de Mexico. Du Rio Balsas à Chilpancingo, puis à la côte, la région est si accidentée, qu'un chemin de fer y serait extrêmement coûteux. On a proposé d'en construire un autre, le long de la côte, à travers les États de Michoacan, Guerrero et Oaxaca. Les grandes ressources forestières de ces États permettraient à une voie ferrée de se rémunérer, mais les populations sont peu denses, ce qui rend la main-d'œuvre difficile.

Le centre du Guerrero renferme une étendue, évaluée à 20 000 kilomètres carrés, qui n'a jamais été

(1) A Balsas, se trouvent les mines de Campo Morado, qui, récemment, ont eu une bonanza de plusieurs millions de piastres.

visitée par les blancs, et qui paraît très peu habitée par les Indiens : ceux-ci y parlent leur dialecte original, et paraissent même ignorer la conquête espagnole.

A 32 kilomètres au nord-ouest de Chilpancingo, dans les districts de Bravos et Traveres, se trouvent des mines de cuivre appartenant à une Compagnie américaine, qui possède en outre plus de 8 000 hectares de terrain : les filons passent pour très puissants et très étendus. L'installation est complète, même les fours, de sorte que la production ne doit pas se faire attendre. La mine d'argent Delfina, à des Français de Mexico, a eu tout récemment une bonanza.

L'État d'Oaxaca, qui fait suite au Guerrero, est un des plus riches en mines du Mexique, mais il est également très mal pourvu de chemins de fer, il est accidenté et peu habité. Les anciennes ruines y sont nombreuses, et si l'ancienne civilisation mexicaine était fondée sur les mines, comme bien des faits le laissent supposer, on conçoit qu'avec les travaux des Espagnols, ce qu'ont produit les mines a dû être énorme, et il ne peut guère rester de bonanzas. Par contre, les minerais à basse teneur peuvent être abondants.

Dès la ville d'Oaxaca, il y a des mines. Droit au Sud, c'est le district de Taviche, le seul accessible en chemin de fer et, par suite, le plus développé et le plus riche. De Taviche, les districts miniers se suivent par Ocotlan jusqu'à Ejutla. Ce nouveau chemin de fer a été construit récemment pour développer ces derniers districts.

Un embranchement de 11 kilomètres relie Oaxaca à Tulé, et doit aller aux fonderies d'argent de Magdalena, non loin des anciennes ruines de Mitla.

Oaxaca, la capitale de l'État, est une ville de 40 000 habitants, dans un site magnifique, et ornée de beaux monuments.

La cathédrale est imposante, elle date de 1553, et il a fallu cent vingt ans pour la terminer. On estime que les dépenses complètes de ce sanctuaire, avec la chapelle de Guadalupe, dépassèrent 2 000 000 de piastres d'autrefois; elles furent en grande partie couvertes par les revenus des mines de la région, suivant l'habitude mexicaine.

L'église de Santo Domingo est beaucoup plus riche que la cathédrale, surtout à l'intérieur : il y a toute une théorie de saints de grandeur naturelle littéralement recouverts de feuilles d'or. Les murailles même étaient recouvertes d'or en feuilles, à tel point que, lors des nombreux sièges d'Oaxaca, il fallut en retirer les soldats qu'on y cantonnait parce qu'ils enlevaient l'or avec leurs sabres. Oaxaca eut une histoire si agitée, et il s'y passa tant de hauts faits qu'on la surnomma *la demeure des héros dans le jardin des dieux*.

Outre les églises précédentes, on compte encore dans cette ville plus de vingt églises remarquables.

Ce qui donne à Oaxaca un si grand charme, c'est son paysage, au confluent de deux magnifiques vallées, avec un horizon presque circulaire de hautes montagnes, le Monte Alban, le Cerro del Agua, le Cerro Fortin et le Cerro Creston. Le Monte Alban est célèbre par ses ruines d'une ville préhistorique. Près de là, à Xoxo, on a récemment trouvé d'anciennes sépultures. Les collines et les vallées sont pleines de vestiges d'une civilisation bien antérieure aux Indiens de l'époque de la conquête. Les monuments de Mitla sont classiques, et près d'eux, sur une montagne en éperon, à pic de trois côtés, se trouvent les murailles d'une forteresse qui devait être inexpugnable.

Les anciens monastères d'Oaxaca étaient en même temps des forteresses; ils ont quelque chose de cet aspect si caractéristique que j'ai décrit pour le grand

couvent de Zacatecas, qui de plus était une usine d'argent.

C'est ici le pays des roses : pendant une partie de l'année, on peut en trouver sur la place du marché, en telle abondance que, pour quelques sous, on en est surchargé. Les places ombragées et les parcs sont merveilleux.

Si la culture du sol a pris une assez grande extension dans l'état d'Oaxaca, les mines ont eu une immense importance, et continuent à produire de l'argent. A défaut de Compagnies, les « buscones », ou maraudeurs, font encore des trouvailles, au risque de leur vie, dans les vieux travaux.

Comme mine nouvelle, on peut citer celle de Hueco, redécouverte accidentellement. Un prospecteur américain, M. Moe, revenait d'une course dans les montagnes. Il remarqua un torrent qui disparaissait dans une crevasse, laissant les pentes à sec. S'étant arrêté pour élucider ce phénomène, il remarqua l'entrée d'un vieux tunnel éboulé, qui devait dater de l'époque où les Espagnols évacuèrent cette région. Moe revint avec des ouvriers, débaya le tunnel, et, au fond, il retrouva du minerai riche. On est en train de rouvrir cette mine.

Comme partout au Mexique, les mines d'Oaxaca subissent d'énormes fluctuations, en harmonie avec celles du minerai. Ce sont toujours des bonanzas suivies de parties stériles. Citons la Natividad dont les actions de 150 francs descendirent à 10 francs, pour remonter un beau jour à 5 000 francs.

On a découvert du cuivre en plusieurs endroits. Du reste, tout le long du Guerrero et de l'Oaxaca, il y a des traces de cuivre, mais disséminées, et difficiles à mettre en valeur, à cause de la rareté de la main d'œuvre et des communications. Les indigènes sont

CAPITULO ALFONSO

鐘標自暴騰洛

史前市

des Indiens de race pure, surtout des Mixtèques. Seules, les villes minières sont peuplées : Ocotlan et Tlaxelula ont 5 à 6 000 habitants, Tlaxiaco et Miahuatlan arrivent à 8 et 10 000 âmes.

Je dirai enfin que dans certaines rivières de l'Oaxaca, et surtout du Guerrero, on a trouvé des alluvions aurifères exploitées par les Indiens d'une manière primitive. Il est possible qu'avec les dragues modernes, cette industrie se développe. Peu de régions, dans le monde entier, sont encore aussi mal connues, et cependant aussi intéressantes et riches à tous points de vue que le Guerrero, dont le port, Acapulco, a la réputation d'être un des plus beaux du monde, avec Sydney et Rio de Janeiro.

## CHAPITRE X

## SUR LES INDIENS

Il n'est point toujours très facile de distinguer du métis l'Indien de race pure, depuis quatre cents ans qu'il produit des croisements avec les Espagnols. C'est d'autant plus difficile que l'Indien a les traits réguliers, tout comme les blancs, et les cheveux lisses. Comme type, il rappelle un peu l'Arabe ou l'Égyptien, mais il a aussi du rapport avec les Asiatiques : Tartares et même Japonais. Certaines femmes se rapprochent curieusement du type japonais. D'ailleurs l'Indien, même de race indigène pure, peut provenir de différentes races plus anciennes, et appartenir à des types différents : mais il a toujours la peau très brune et les cheveux très noirs. Le métis est plus clair, il est quelquefois aussi blanc que l'Américain du Nord.

Comme constitution physique, l'Indien est bien bâti ; sans être très fort, sa taille est d'une bonne moyenne, il est agile et a les attaches fines, comparé surtout à l'Américain anglo-saxon. Il travaille bien, quand c'est pour son propre compte ; il est enclin à la paresse dès qu'il s'agit de travailler pour les autres. Sa figure est douce, et souvent intelligente, plutôt que rusée, et pourtant il n'a guère donné de témoignages de civilisation, depuis la conquête espagnole. Cela tient-il au régime d'oppression dans lequel il a été tenu ? On peut se le demander, car lors de la conquête de Fernand Cortez, Montezuma, qui était un Indien, avait un

palais et des temples, qui sans valoir ceux de notre moyen âge, étaient pourtant d'un degré de civilisation que n'ont pas connu, par exemple, les nègres de l'Afrique. L'Indien paraît donc parfaitement susceptible de développement. Seulement il est à craindre que le croisement ne finisse par détruire entièrement la race pure, que son origine soit ou non un mélange de races asiatiques.

Il y a toute une série de langues indiennes, sans rapports les unes avec les autres, ce qui semble bien indiquer différentes origines.

L'othomi est tout en monosyllabes, l'aztèque tout en mots composés : d'une langue à l'autre, il n'y a pas de transition. Pourtant toutes ces langues indiennes sont capables d'exprimer des idées abstraites, elles ne sont pas restreintes à des idées particulières. En général, elles sont douces, et sonores, et non pas ternes, comme nos langues du Nord. Cependant plusieurs consonnes leur manquent, comme *f*, *r*, *s*, elles sont remplacées par une abondance de *l*, *t*, *x* et *z*.

On a trouvé une ressemblance curieuse entre l'othomi et le chinois : un assez grand nombre de mots sont presque les mêmes, et des mots très usuels, noms et pronoms, ce qui est réellement suggestif.

Dans les petites villes, comme Temascaltepec, tout le monde parle l'espagnol, et même peu de gens savent l'indien, réservé aux paysans. Peut-être, comme nos patois, l'indien est-il destiné à disparaître. Ce serait fort dommage, à juger par la quantité de mots et d'expressions pittoresques et concises que renfermaient nos vieux patois : je connais un dictionnaire de patois savoyard dans lequel il y a plus de deux cents pages de mots sans équivalents en français. Il serait temps d'étudier ces vieux dialectes, on y retrouverait peut-être la vieille langue gauloise.

Donc on parle espagnol à Temascaltepec, tout le monde, sauf les Américains, qui ont un espagnol à eux : rien de plus baroque que cette langue sonore, le castillan, en proie à la prononciation terne et sourde des Anglo-Saxons. C'est en écoutant l'espagnol qu'on s'aperçoit de ce qu'il y a d'antiartistique dans l'anglais. Déjà le français a beaucoup assourdi les belles syllabes latines, l'anglais a exagéré. Je voudrais savoir ce qu'était la langue de nos ancêtres; si cela est impossible, pourquoi ne prend-on pas le latin comme langue universelle, n'en déplaise aux espérantistes? Il paraît que l'espéranto est pratique, le latin est idéal, et l'idéal vainera sans doute le terre à terre, parce que celui-ci abaisse, et que l'abaissement détruit. L'humanité marche vers l'idéal, l'idéal l'attire.

Comme on regrette, en écoutant le grec moderne, la belle allure et les belles formes, si riches et si sonores, du grec ancien? C'en est presque une caricature. Et voilà un exemple de ce que deviennent nos langues modernes. Sans doute il faut une langue universelle, mais puisqu'on a le choix, qu'on prenne la plus belle. J'ai vaguement essayé de l'espéranto, et je ne l'ai point trouvé si facile : j'ajoute qu'il m'a paru baroque, c'est une langue métisse, et, ce qui est pire, artificielle.

La population indienne est misérable et d'ailleurs manque affreusement de propreté, mais elle a une apparence de santé; les hommes sont même fort robustes, car ils portent sur les épaules et sur les reins des fardeaux énormes sur de longues distances; ils sont moins forts des bras, ne les exerçant pas. La femme est presque à l'état d'esclave, le cheval même est mieux traité, et pourtant il faut voir les flancs saignants de ces pauvres bêtes sous le poids des charges, et leurs jambes vacillantes dans les mauvais sentiers des mon-

言語

CAPITULA ALFONSINA  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA  
M. A. M. P. I.

tagnes. L'Indien est dur pour lui, mais aussi pour les autres. Il ne craint pas la mort, mais ne craint pas de la donner à un autre, elle n'a guère plus de valeur pour lui que celle d'un animal. Pourtant il a les traits sympathiques et doux avec son teint cuivré et ses cheveux couleur du charbon. Le métis ne traite guère mieux sa femme que l'Indien, ce qui est pire, car elle peut avoir plus d'éducation. L'homme a facilement trois ou quatre ménages, mais cela n'a rien de surprenant pour qui a vu les populations des zones tropicales.

Dans les terres chaudes, les Indiens ont souvent une maladie de la peau, qui leur donne une apparence extraordinaire. On les appelle alors des *Pintos*. Cette maladie n'a rien de grave, puisqu'on peut vivre quatre-vingts ans à l'état de *pinto*. La peau prend d'abord une teinte noire, qui commence à la figure; sans leurs cheveux lisses, on prendrait alors les Mexicains pour des nègres. Ensuite la peau devient rouge, et le corps à ce moment exhale une odeur affreuse; les gens se cachent, d'ailleurs la peau est tachée par plaques, et striée, comme par exemple la fourrure du tigre. Enfin la peau devient blanche, toujours par plaques, et elle est alors insensible à tout, comme morte. Bien qu'on ait guéri certains cas par les sels de mercure, cette maladie disparaît surtout par le changement de régime. On l'attribue à l'usage d'eaux salées. Des tribus de *pintos* qui ont changé de place, et bu des eaux pures ont recouvré leur teint naturel. On n'a pu cependant généraliser cette guérison. On m'a cité des Européens devenus *pintos* et si honteux de leur état, qu'ils ont pour toujours quitté leurs semblables, et sont allés habiter avec les Indiens.

Cela nous semble être une véritable déchéance, et comment le nier? On me permettra pourtant une

petite digression pour montrer qu'en bien des cas la déchéance ne saurait exister.

Il semble, en général, bien difficile à l'homme qui a atteint un degré social et moral plus ou moins élevé, de faire ce qu'on pourrait appeler une étape en arrière. Et pourtant, à certains points de vue, c'est plus facile que de faire un pas en avant: car les instincts inférieurs de la nature sont plus faciles à suivre que les autres. Mais je veux parler ici du point de vue physique, car il est sûr qu'on peut, dans toute situation sociale, rencontrer des hommes qui possèdent une morale élevée.

Or, au point de vue physique, pour un homme que son éducation a conduit à un niveau social, où ses facultés intellectuelles sont presque seules utilisées, il est fort dur de revenir au travail manuel absolu, par exemple à cultiver la terre. C'est pourtant là l'impasse vers laquelle nous pousse le mouvement actuel des campagnes vers les villes, il faut remonter un courant. Il faudrait que le citadin, évincé par le paysan, revienne à la terre. Mais, outre qu'il a perdu l'habitude des travaux pénibles, il peut n'avoir ni la santé, ni la force physique suffisantes, et j'ai vu des cas de ce genre aux États-Unis (1).

C'est pourquoi il faudrait l'étape en arrière, et ce serait peut-être une renaissance de la race, car, c'est ici qu'on peut dire que toute civilisation raffinée est une vraie déchéance. Il faudrait donc rendre peu à peu à ses enfants l'amour et l'habitude des travaux de la campagne. Ce ne serait point très difficile: tout homme a, dans le cœur, cet amour du sol, profondément ancré, mais dès l'enfance, il en est détourné par

(1) Il est vrai que le développement de la mécanique peut compenser l'infériorité de la force physique.

奇病

CAPILLA ALFONSINA  
BIBLIOTECA MUSEO HISTORICO NACIONAL  
MEXICO

l'étude. Plus tard, après d'arides études, souvent inutiles pour tout le reste de la vie, il y revient avec insistance. Beaucoup d'entre nous, revenant à la campagne, ont senti ce désir d'un retour vers la position des simples paysans et ouvriers des campagnes. Ils se sont sentis plus près d'eux que des élus du monde, et en retour certains paysans ont bien su reconnaître en eux comme une affinité de caractère et de sentiments. Or il ne faut pas oublier le point de vue d'en bas pour étudier la question sociale.

Si la recherche des places lucratives, des vains honneurs, de la science illusoire, des plaisirs raffinés, produit des vies plus tourmentées, des visages plus inquiets et plus contractés que ceux des campagnards, cela ne veut pas dire que tout soit admirable dans les âmes des humbles; le fond humain est partout le même, mais avec un fond de morale solide, la vie simple, quoique dure, semble bien préférable. Les dévesses morales, fruit de la civilisation, sont peut-être pires que les souffrances physiques. Attendons qu'on nous décrive l'*Étiage à rebours*: accompagnée de l'étape morale du caractère, cela vaudra mieux que l'étape d'une classe à une autre.

Les Indiens étaient extrêmement superstitieux avant la conquête espagnole; et dans les endroits écartés, où les Espagnols ont peu pénétré, ils le sont encore.

Ils avaient des sorciers et des sorcières, qui opéraient dans la nuit, et se livraient à des incantations magiques sur des décoctions de plantes et d'animaux des plus bizarres, absolument comme les sorcières de Macheth, et on m'affirme que cela se pratique encore en certains endroits pour les mariages, les naissances, etc.

Ainsi les sorcières indiennes se servent de queues de serpents à sonnettes, de crêtes de caméléons, de

tarentules, de lézards, de vers de terre, et de toutes sortes de plantes plus ou moins vénéneuses. Elles trent un coq après minuit et, de son sang, composent des cataplasmes souverains, ou bien elles font des pilules de chair de vipère, des liqueurs horribles qu'heureusement les moines ont su remplacer par une liqueur douceâtre appelée *mazla* et conservée en bouteilles de forme bizarre, des *cuñafstola*, pour satisfaire au goût indien.

Les Indiens avaient volontiers des sites consacrés, généralement sur des rochers à pic, pour y faire des sacrifices d'animaux. Le plus célèbre de ces sanctuaires était Tepexyac près de Mexico, devenu Guadalupe. La colline s'appelait la *Roche du Nez* à cause de sa forme taillée presque à pic, haute de 33 mètres. Sur cette roche, on invoquait une divinité aztèque appelée Tonantzín, sorte de vierge païenne, qui attirait de nombreux pèlerinages. Au sommet de la roche, était une grande table de granite autour de laquelle des prêtres ou *dividas* faisaient des cérémonies et exécutaient des danses sacrées. Certain jour, une fois l'an, ils faisaient un sacrifice de petits enfants mâles, de un mois à deux ans, qu'ils égorgaient avec des glaives (*navajas*) d'obsidienne (pierre coupante). Ces faits seraient incroyables, s'ils n'étaient certifiés par des historiens. La déesse n'était pas contente tant qu'elle n'avait pas reçu ce sang innocent, et menaçait de pluies, de tempêtes et de calamités de toutes sortes ceux qui résistaient à ses prêtres. Il fallait que les mères, malgré leurs cris lamentables qui, dit-on, s'élevaient jusqu'à Texcoco, livrassent leurs fils aux sauvages sacrificateurs.

Peu après la conquête, les moines eurent raison de cette horrible coutume, ils remplacèrent l'affreuse Tonantzín par la Vierge de Guadalupe qui défendait les

sacrifices et ne demandait que des fleurs. Les druides eurent beau danser, crier et gémir, ce fut en vain. Depuis lors, la Vierge de Guadalupe eut sa place dans tout le Mexique, aux lieux mêmes où les Indiens invoquaient leurs fétiches et faisaient des sacrifices. Ce fut le triomphe espagnol. Les anciennes coutumes du mariage, de la naissance, etc. furent partout remplacées par les cérémonies catholiques.

Les Indiens ont donc fait bon marché de leurs anciennes religions, fort grossières d'ailleurs. Cette Tonantzin, par exemple, était sans doute la Terre, la vierge-mère, Diane, Isis, qui enfante tout sans être fécondée. Ce grossier mythe solaire a été avantageusement remplacé par les fêtes catholiques et leurs symboles.

Les Mexicains aiment les fêtes, ils en créent le plus possible, et pour eux, il n'y a pas de fête sans un feu d'artifice, même de jour. Ce que j'ai remarqué de plus curieux dans leurs feux d'artifice, j'en ai vu durer jusqu'au matin dans de pauvres villages, c'est le silence de la foule. On n'entend pas d'autre bruit que celui des fusées, des pétards et des boîtes : rien de plus désagréable d'ailleurs que ce coup sec de boîtes en bronze surchargées de poudre. Tout le monde est dévoré de curiosité, et personne ne crie pour la témoigner, cela diffère fort de nos foules en France.

Le bruit qu'on aime le plus après celui des boîtes, c'est celui des cloches. Il dure parfois assez longtemps pour lasser tout le monde, sauf le sonneur. L'abus des cloches est un de ceux que nous a légués le moyen âge. En France seulement, on a su conserver à la religion son caractère de modération. Avec les Indiens du Mexique, les bons pères catholiques ont peut-être un peu abusé de leur supériorité : ils ne paraissent pas les avoir élevés, ni leur avoir donné conscience de leur

valeur. Les Indiens sont bons, crédules et patients par nature, il fallait développer leurs autres facultés : la raison et l'intelligence. Il fallait combattre la paresse, la malpropreté, les mauvais instincts, comme l'ivrognerie et le jeu. L'Indien paraît avoir assez bien le sens de la famille, on pouvait le développer par le sens de l'honneur, qu'ont si bien les Espagnols. Après l'éducation, la science et l'art se développent tout naturellement, puisque le champ est devenu libre.

Le croisement des races, inévitable au Mexique, exerce souvent une fâcheuse influence sur les familles. Les enfants arrivent à mépriser leurs parents indiens ; ou bien, s'ils reviennent à la vie indienne, ils sont jaloux, tout en étant méprisés. On m'a cité l'exemple d'une femme, Doña Rosa, une veuve qui avait eu pour mari un Indien. Cette femme avait des mines, et, douée d'une énergie tout à fait virile, les exploitait elle-même. Elle avait aussi de belles propriétés. Mais les mines ne sont pas toujours en bonanzas, et celles de Doña Rosa ne firent pas exception. Il fallut emprunter pour continuer les travaux, et les embarras commencèrent. Doña Rosa avait beau se tenir constamment au fond de ses puits ou de ses tunnels, les bonanzas ne reparaisaient pas : rien de plus capricieux que les mines de certains districts mexicains.

Pendant ces recherches infructueuses, les enfants de Doña Rosa croissaient à l'aventure. Devenus grands, et ne fréquentant que des Indiens, parce qu'ils ne recevaient aucune éducation, ils revenaient peu à peu à la vie de leurs ancêtres paternels. D'ailleurs Doña Rosa, du fond de ses puits, ne voyait rien. Son énergie se dépensa à creuser le puits le plus profond de la région, celui de Paula, il a 250 mètres. Mais ce succès lui coûta des sacrifices tels, qu'elle dut vendre, une à une, ses terres magnifiques. C'est du moins ce qu'on

印度人教育方法

CAPITULA ALFONSINA  
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA  
M. N. R. I.

西印度人  
の  
祭  
儀  
の  
内  
容

火  
の  
鐘  
が  
大  
好

m'a raconté. Doña Rosa ne fut pas la seule dans ce cas. Il y a à Temascaltepec d'autres mines abandonnées. La hacienda de Doña Rosa est devenue la propriété de deux Français : outre une jolie usine, ils ont un vrai parc et des jardins de grand rapport, les plus beaux du pays. Doña Rosa aurait mieux fait de s'occuper de ses fils que de sa mine.

Ce qui me semble jeter un jour éclatant sur l'amitié, ou l'esprit de famille, c'est par contraste la force effrayante que peut prendre la haine fraternelle. Jamais un étranger n'éprouvera une telle haine, de même il ne peut éprouver l'affection d'un frère ou d'une sœur. L'amour même me semble moins puissant que l'amitié, il est, et on l'a symbolisé ainsi, *aveugle* : l'amitié ne l'est pas.

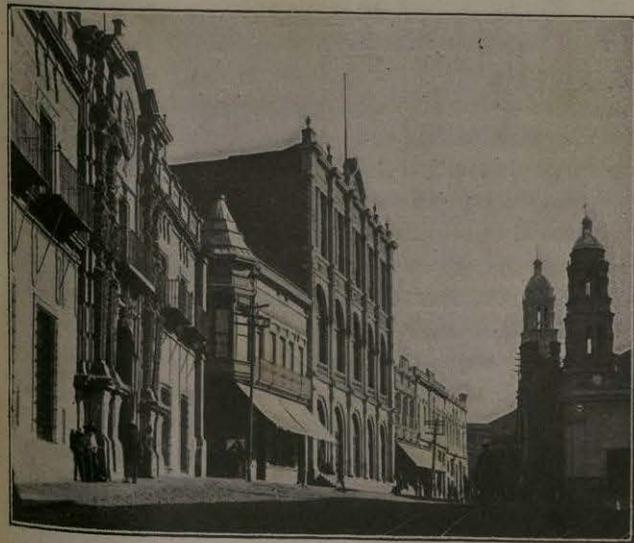
Je m'étais demandé plus d'une fois ce que voulait dire ce nom de Temascaltepec. Il appartient à la langue indienne, et il est formé de deux mots : *temascal* qui signifie bain d'air chaud, et *tepec* ou *tepic*, qui signifie sommet ou rocher.

Le bain d'air chaud est une coutume des Indiens pour se guérir de certaines fatigues, ils creusent un trou dans le sol, le remplissent de bois sec et de broussailles, et l'enflamment; lorsque le feu est suffisamment ardent, ils retirent rapidement le bois et se mettent à place. C'est en somme un bain de sueur. Ce bain est très pratiqué par les Indiens, lorsqu'ils n'ont pas dans leur voisinage des sources chaudes. Le bain froid est laissé aux jeunes gens, plus tard l'Indien met une sorte d'orgueil à ne plus se laver : « Il y a longtemps que tu ne t'es pas lavé les mains », disait un docteur à son blessé. — « Jamais, dit l'autre, » comme s'il était indigné qu'on pût l'en supposer capable.

On ignorera l'origine des Indiens tant qu'on n'aura pas déchiffré les anciens hiéroglyphes mexicains. Les



L'ÉGLISE DE MINA DE AGUA



ZACATECAS — PLACE DU THÉÂTRE

熱氣石

CAPITULA ALFONSO  
 DE ALFONSO ALFONSO  
 DE ALFONSO ALFONSO  
 DE ALFONSO ALFONSO

vieilles ruines de Palenqué, d'Uxmal et d'ailleurs, au Mexique, ne paraissent pas être asiatiques d'origine; on serait bien plutôt tenté de les rapprocher de l'architecture égyptienne. Or, si les immigrations mexicaines sont très anciennes, et dues aux races de l'Inde et de l'Égypte, elles peuvent très bien avoir eu lieu avant la civilisation chinoise, telle qu'elle nous est connue, et être d'origine égyptienne.

Ce qui paraît extraordinaire, c'est que cette race des Indiens d'Amérique n'eût rien inventé dans les sciences ou l'industrie. Faut-il voir dans ce fait une sorte de dégénérescence après une ancienne civilisation ?

Il y a eu pourtant au Mexique une découverte industrielle. Le procédé du *patio* pour l'extraction de l'argent paraît bien être antérieur aux Espagnols; il est d'origine indienne, sinon asiatique. Or ce procédé indique des connaissances assez étendues, vestiges évidents d'une ancienne civilisation.

Une chose contribue puissamment à arrêter le développement d'une civilisation, c'est l'absence d'une écriture simple, facile à reproduire et à répandre : cela enlève tout moyen de coordonner les découvertes, et, par suite, d'en faire de nouvelles. L'ancienne écriture mexicaine, les hiéroglyphes des vieilles ruines, paraît avoir été d'une irrémédiable complexité. Les Grecs, en tout si remarquables, ont eu l'écriture dès leur époque historique. Il est vrai que d'autres peuples, les Hébreux par exemple, qui avaient une écriture, ne paraissent avoir été remarquables ni dans les sciences, ni dans les arts, à un degré comparable à celui des Grecs.

L'écriture donc ne saurait suffire, mais les Indiens ne l'avaient même pas.

## CHAPITRE XI

## MINES ET PRODUITS MEXICAINS

Je réunirai dans ce chapitre quelques-uns des avantages et des inconvénient que j'ai rencontrés dans les districts miniers du Mexique, spécialement à Temascaltepec. Les inconvénients sont de plusieurs sortes : dans les mines, ce sont les accidents, qu'ils soient du fait de la nature ou des hommes. Les tremblements de terre ensuite sont un accident des plus fréquents dans toute la zone volcanique. Quant aux avantages principaux, c'est d'abord une vie simple et aisée, puis une grande abondance de fruits et de légumes excellents, et enfin une cuisine savoureuse qu'on apprécie surtout en venant des États-Unis, et telle qu'on me permettra, pour les adeptes de l'art culinaire, d'en exposer les principales recettes.

Les accidents de mine sont fréquents. On ne compte pas les morts et les blessés. Et sans même être blessé gravement, il est fort peu agréable de passer, comme cela m'est arrivé, une dizaine d'heures dans l'obscurité la plus complète, incapable de mouvement, entre un tunnel à une hauteur inaccessible, et le fond d'un puits plein d'eau, sans autre société que des chauves-souris, et dans l'incertitude de ce qui se passe au dehors : quand et comment sortir de là ? Les trous de mines, tunnels et puits intérieurs, sont innombrables au Mexique, et personne ne songe ni à les dégager de

bois pourris ou d'échelles qui ne tiennent que par miracle, ni à protéger leur entrée contre des chutes dangereuses. C'est le pays de l'indifférence vis-à-vis de la nature.

Quant aux accidents du fait des hommes, en voici quelques-uns, portés à ma connaissance, et qui sont tout récents.

A la mine de la Maroma, près de San Luis Potosi, un ingénieur américain, William Robertson Boggs, fut tué par ses employés mexicains le 1<sup>er</sup> décembre 1907, tout simplement parce que les conditions financières de la Compagnie lui avaient ôté toute possibilité de payer immédiatement ses ouvriers. La foule, devenue furieuse, l'attendit à son passage sur la route, et le lapida littéralement : c'était un homme de cinquante ans.

A Guanajuato, George Wolliam Rose, né en 1873, dans le Michigan, et qui venait d'être chargé de la conduite d'une usine de deux cents pilons, après avoir réussi à faire rendre des bénéfices à l'ancienne usine de cyanuration de la Compagnie, fut assassiné le 11 septembre 1907. Il avait été attaqué de grand matin dans sa maison par deux brigands mexicains, et perdit la vie en défendant sa femme et sa fille attaquées les premières à coups de poignard et de machete (sabre mexicain). Les brigands s'échappèrent, laissant M. Rose mort et sa femme grièvement blessée, mais qui guérit ensuite. La petite fille, qui avait cinq ans, était intacte.

On garde dans les mines une certaine appréhension des ouvriers mexicains. Aussi fait-on tout le possible pour les payer régulièrement toutes les semaines. En général, il semble bien que l'on devrait plutôt tenir en respect les ouvriers chez nous comme ailleurs, plutôt que les flatter. Ils sont partout les mêmes, très exigeants, mangeant tout ce qu'ils gagnent, ou le buvant,

sans aucune prévoyance pour l'avenir, et au moindre accroc, réclamant l'hôpital ou des pensions aux frais de la Société. Bien des bourgeois vivent moins bien que des ménages d'ouvriers : je ne parle pas des paysans, qui se nourrissent assez mal par économie. Et enfin, l'ouvrier qui ne court jamais aucun risque d'argent veut avoir part aux bénéfices ! Si du moins il commençait par se contenter de peu dans les entreprises pleines de risques à leur commencement, comme c'est le cas pour les mines. On pourrait alors en exploiter davantage, et partager ensuite les bénéfices.

Mais arrivons maintenant aux accidents généraux, aux tremblements de terre.

J'ai gardé un assez vif souvenir d'un tremblement de terre à Temascaltepec. Ces phénomènes y sont fréquents : celui que je ressentis fut particulièrement fatal à la petite ville de Chilpancingo, dans le Guerrero. Mais à Mexico même, il causa l'écroulement du grand mur d'une prison, sans parler d'autres dégâts. On ne peut dire que ce tremblement de terre fut causé par les infiltrations d'eau de mer dans les volcans, car Chilpancingo est assez loin de la mer. Le sol entier est volcanique.

Toute une immense étendue de pays, d'un diamètre de plus de 200 kilomètres, fut secouée vers 11 heures et demie du soir, dans la nuit du 20 avril. Le choc se fit sentir aussi dans les travaux de mine souterrains, sans pourtant y causer d'éboulements ou d'accidents. A Temascaltepec, je fus réveillé brusquement par les secousses de mon lit. Je me levai pour tourner le bouton d'une lampe électrique au milieu de la chambre, mais elle oscillait si vivement que j'eus beaucoup de peine à y parvenir. J'eus le temps d'ouvrir une fenêtre et plusieurs portes, tandis que la maison ne cessait de rembler en faisant un bruit de vitres, assez semblable

à celui d'un wagon très secoué sur des rails trop écartés. On eût dit que nous étions sous un sous-sol très rocailleux. Je comptai vingt-six secondes avant la cessation du phénomène. A ce moment je fus rejoint par un pensionnaire de la même maison, peu rassuré lui aussi, et nous passâmes près d'une heure à discourir, et même à relire les terrifiants passages de Humboldt sur le Xorullo, et d'un traité de géologie, où en quelques pages un auteur habile avait su condenser les observations les plus éloignées et les plus terribles pour faire plus d'impression. On ne sait jamais si le phénomène ne va pas recommencer, et c'est là ce qu'il y a de plus désagréable. Bientôt pourtant, le silence régnant obstinément, nous rîmes de nos inquiétudes, et retournâmes nous coucher.

Les maisons en *adobe*, c'est-à-dire en terre battue, semblent décidément faites pour résister aux tremblements de terre. On les dénommerait *quakeproofs* aux États-Unis. Ce qui m'étonna un peu, c'est que personne ne se montra sur la grande place à Temascaltepec, personne ne parut se préoccuper de ce mouvement pourtant assez vif du sol. Les Mexicains y sont faits, et d'ailleurs les dégâts furent sans importance, tout au plus des murs lézardés ; or ces lézardes sont vite comblées avec de la terre battue. Par contre, Chilpancingo eut un bon nombre d'édifices en ruines et une quarantaine de morts, selon les uns, plusieurs centaines, selon les autres.

A Mexico, les journaux prétendirent que le tremblement de terre avait duré quatre minutes. Alors à San-Francisco, les Américains, ne voulant pas rester en arrière, puisque tout chez eux se passe sur une grande échelle, déclarèrent un tremblement de terre d'une demi-heure. Je me contentai fort bien des vingt-six secondes de Temascaltepec.

地震

CAPITULA ALFONSINA  
MEXICO

Ces tremblements de terre sont fréquemment précédés d'orages, tonnerre et grêle, terribles surtout dans les régions de montagnes. Je me rappelle à ce sujet avoir jadis envoyé au correspondant scientifique d'une revue une note inoffensive sur ce qui me paraissait être le phénomène réel de la foudre. Les manuels parlent toujours de nuages chargés d'électricité positive et négative qui se choquent. Or rien n'est plus faux; les nuages ont tous la même électricité, ou n'en ont pas. Il doit se passer le fait suivant, identique à l'électrolyse de l'eau. Sous l'influence de la chaleur et de la pression atmosphérique, l'hydrogène et l'oxygène de la vapeur d'eau se dissocient jusqu'à un degré maximum. Alors ils se recombinaient d'un seul coup, en dégageant toute l'électricité qui a mis longtemps à s'accumuler: c'est pourquoi il pleut toujours quand la foudre éclate. La pluie n'est qu'une combinaison d'hydrogène et d'oxygène. Mais je ne reçus aucune réponse de mon « correspondant ».

Avant d'en venir à la cuisine mexicaine, disons quelques mots des produits du pays.

Nous parlerons d'abord des fruits, c'est ce que j'ai le plus goûté au Mexique. Dans les terres chaudes, on trouve tous ceux des tropiques; mangues, ananas, goyaves ou wayawas, grenadilles, ahucates ou avocats, bananes, etc., mais il y en a bien d'autres qui sont spéciaux au pays, et poussent très bien aussi dans les *tierras templadas*, les terres tempérées: je ne dois pas oublier non plus l'orange et l'ananas.

Mais voici les fruits originaux: le *maméi*, gros comme un grand concombre, avec une peau grise. Sa chair épaisse et d'un jaune rosé entoure un triple noyau, le goût est savoureux mais si original qu'il faut quelque temps pour s'y faire. Le *chirimoya* est le meilleur fruit du Mexique: il a un goût parfumé d'une délicatesse par-

faite; sa forme, sa chair pulpeuse et molle, ses pépins noirs, rappellent la poire, et, comme elle, il est très sucré. C'est en vérité une poire énorme, bien qu'assez différente de la nôtre. L'*anona* est une variété du *chirimoya*, à la chair jaune, et un peu plus petite. L'*llama*, au contraire, est un gros *chirimoya*.

Le *sapote*, mou, avec sa peau verte, et sa chair noire comme une purée de pruneaux, est savoureux, bien que presque dénué de goût original. Il a une variété dont la chair est jaune, et une autre blanche. C'est donc un fruit qui semble fait pour correspondre aux trois races humaines.

La *mangue mexicaine* a un avantage sur celle des Guyanes, elle n'a presque pas de noyau ni de fibres, mais elle a le goût de térébenthine.

Le *piña anona* et le *piña grande* sont presque des fleurs très parfumées, au milieu d'un gros bouquet de feuilles, qui rappelle, en bien plus grand, le bouquet de feuilles de l'ananas. Ces fruits sont très filandreux, et de même est le *jiniquil*, qui est long et cotonneux.

Comme légumes, le *chilacayote* est une sorte de calabasse, la *chayote* croît sur une liane suspendue aux arbres, sa peau verte est toute semée de piquants mous, sa chair blanche est plutôt fade, aussi la fait-on cuire en tranches intercalées de fromage râpé; elle atteint les dimensions d'une courge. L'*ouacamote* est une patate sucrée. La *camote*, ou patate, est bien connue. Le *moralo*, tout rouge à l'intérieur, est aussi une sorte de patate, on le mange tout cru, il est craquant, sa chair est translucide. Les pastèques, les courges, les melons et les concombres abondent.

Le *molé* est un piment rouge, très apprécié pour assaisonner la dinde. Le *chile*, qui est un autre piment, est indispensable partout: il entre dans la composition

CAPITULO ALFONSIANO

de tous les plats nationaux mexicains, comme nous allons bientôt le voir.

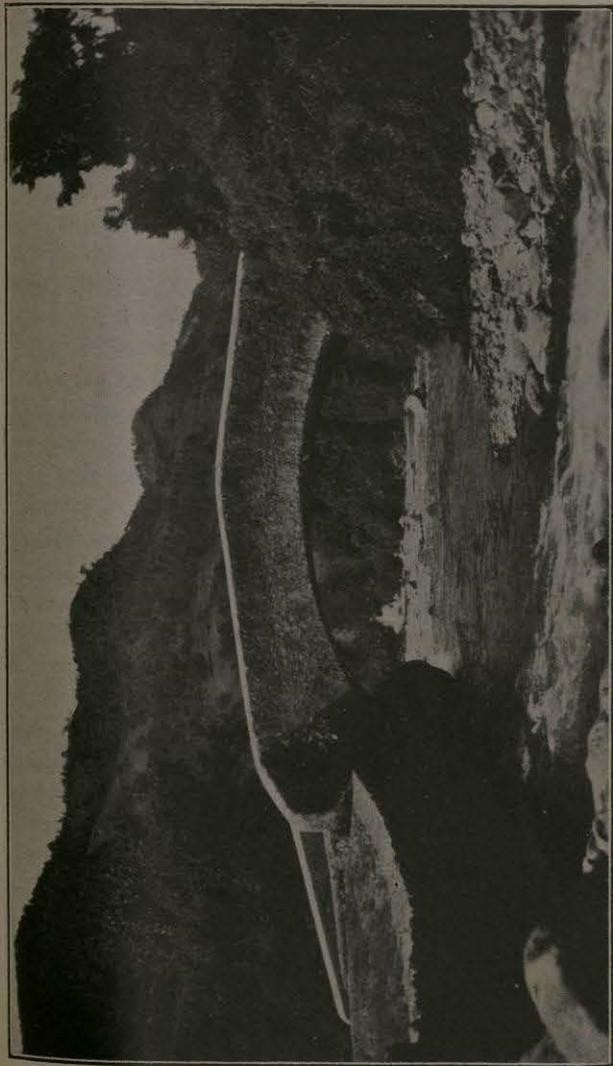
Les *friholitos* sont de petits haricots bruns qui ont usurpé la réputation de ne point incommoder du tout : on en mange à tous les repas, comme du riz en Chine : il est peut-être poli d'en refuser, pour signifier qu'on a bien dîné, ou qu'on n'a pas besoin de faire une expérience.

Le *maïs* enfin constitue avec les haricots tout le fond de la nourriture du peuple. Le maïs se mange sous forme de *tortillas*, c'est-à-dire de crêpes faites à la main : il y a, paraît-il, tout un art pour faire des tortillas, et, au dire des connaisseurs, c'est tout un poème : je crois qu'il faut assez longtemps pour acquérir cette spécialité du goût.

Venons-en maintenant à décrire, pour les spécialistes de la cuisine, les mets les plus goûtés et les plus originaux du Mexique. C'est un art que de grands hommes n'ont pas dédaigné, et on m'a affirmé qu'un chapitre sur les variétés culinaires du Mexique serait fort goûté. Sans en faire un chapitre, j'en écrirai consciencieusement quelques pages.

L'*enchilada* a pour base la tortilla. Aussi faut-il d'abord savoir faire la tortilla. Pour cela on fait cuire du maïs dans de l'eau, avec un peu de chaux pour enlever les pellicules de maïs, on laisse reposer une heure, on lave dans une ou deux eaux pour enlever ces pellicules. On moule entre deux pierres pour faire une pâte fine. Le maïs doit cuire sans arriver à bouillir, ce qu'on obtient en le remuant constamment. On le retire de l'eau, et on le bat entre les mains ou dans une serviette, pour l'amincir et le réduire en galette. On le cuit sur une plaque de fer chaud, sans graisse ni beurre.

Pour l'*enchilada*, on passe la tortilla dans la graisse



TEMASCALTEPEC — PONT SUR LA RIVIÈRE DE LA PRESA

CAPITULA ALFONSO  
 D. A. M. I. I.

chaude, puis dans la sauce de chile ou piment moulu, puis une deuxième fois dans la graisse chaude; on recouvre de fromage râpé et d'oignons hachés, et on roule sur elle-même la tortilla toute chaude. C'est fini.

La *tamale* est également obtenue avec une tortilla. On la recouvre de viande de porc hachée et salée, mêlée à une sauce de chile moulu. On étend le tout dans une feuille de maïs qu'on referme entièrement. On fait cuire dans la vapeur d'eau d'une marmite à double fond, ou, à défaut de cet instrument, sur de la paille dans de l'eau bouillante.

On fait aussi des *tamales* sucrées, en employant, au lieu de viande, des œufs avec du sucre, du beurre et de l'anis.

L'*atole* est obtenu avec du maïs bien moulu et battu dans de l'eau froide; on passe dans un tamis fin pour écarter les gousses de maïs. On fait cuire dans une casserole en ajoutant de l'eau et du lait, pour former une pâte. On ajoute du sucre pilé, de la vanille ou de la cannelle; la consistance à obtenir est celle de l'amidon.

Le *molé* est le plat national du Mexique. On fait cuire une dinde ou un poulet à l'eau et au sel avec de l'ail. On prépare la sauce de chile de la manière suivante : on enlève les graines et la jonction du manche pour éviter qu'il ne soit trop fort, il ne doit rester que l'écorce. Pour plus de perfection, on emploie une moitié de *chile jaralo*, et une moitié de *chile mulato*. On ajoute une tête d'ail, de l'amande rôtie, du sésame, de l'arachide, du pistache, de la mie de pain et on moule le tout avec de l'eau en ajoutant encore du poivre, de la cannelle, de la marjolaine, du thym et même du citron. Cela ne ressemble-t-il pas au thé de Mme Gibou? On fait cuire dans une poêle avec du sel, on ajoute le bouillon de la poule ou du dindon, et on fait cuire le tout ensemble.

Le *barbacoa* est une spécialité assez connue du Mexique. C'est de la viande cuite dans la terre. On fait un creux où l'on allume un grand feu, puis on le remplace par un agneau ou un cochon de lait entouré de feuilles de maguey. L'animal a été d'abord entouré d'une ficelle qui vient jusqu'au dehors. On recouvre d'argile. Quand la ficelle cède, la cuisson est terminée. Et je crois avoir terminé aussi avec cette leçon de cuisine.

J'ai réuni à Temascaltepec une série de souvenirs relatifs à diverses régions du Mexique, parce que c'est ici que mon séjour a été le plus prolongé, et c'est ici aussi qu'il s'est terminé. Avant de le quitter définitivement je veux y jeter encore un coup d'œil d'ensemble, et même insister sur quelques détails de cet endroit si intéressant.

C'est un pays véritablement fortuné, grâce à son printemps perpétuel qui permet pour certaines cultures plusieurs récoltes par an. Je crois que, même au Mexique, il n'y a pas beaucoup de régions aussi favorisées par la nature que celle qui s'étend du Michoacan au Guerrero. C'est étonnant de voir la variété de cultures de tous ces villages mexicains, depuis le maguey, la canne à sucre et le café, jusqu'au maïs et au blé.

Et les routes entre ces villages sont quelquefois ombragées et fraîches, à tel point qu'on se croirait en Suisse, avec ce décor de montagnes boisées, et de torrents bruyants. San-Simon a une belle place ombragée, une église à dôme de style florentin, entre des collines arrondies aux pentes douces qui lui font un décor plein de charme et de calme champêtre. Devant cette église se dressent deux frangipaniers couverts de fleurs rouges sans aucune feuille, la fleur passant ici avant les feuilles. Et dire que ce joli village, il y a trois ou quatre ans, était un repaire de bandits!

Réal de Arriba est un village extrêmement pittoresque, situé au fond d'un ravin, le long d'un torrent. J'ai vu là des courses de taureaux organisés par les paysans; elles sont sans danger. Ce sont des jeunes gens qui font des exercices d'adresse sur des veaux plus ou moins agiles, et très amusants. Une fête dans ces villages dure huit jours, et le soir pas un d'eux ne manquerait de donner des représentations dramatiques qui doivent durer au moins trois jours. La pièce en vogue est Don Juan Tenorio, l'éternel trompeur, dont jamais on ne se lasse. On commence le spectacle à dix heures du soir, et de la sorte on ne va se coucher qu'à deux ou trois heures du matin. L'hospitalité mexicaine est pleine de largeur, celle des Russes n'y ajoute pas grand'chose.

Près de Réal de Arriba se trouvent les ruines d'une grande usine ou hacienda de beneficio. C'est tout ce qui reste des travaux d'une ancienne Compagnie française de mines. Une villa a été bâtie ici par une nouvelle Compagnie américaine, je suis entré dans cette villa; en causant avec une jeune Américaine, je lui racontai l'histoire de ces mines. Elle ne put cacher son dépit d'apprendre que des Français avaient occupé ces terrains. Était-ce possible! Les Américains, le premier peuple de la terre, distancés de loin par des Français! Les Français sont décidément partout. Cet acte de franchise passé, l'Américaine me reçut fort bien.

Au sommet d'une montagne qui domine le pays, on est assez surpris de voir des tranchées longues et profondes qui ont été creusées par les Français lors de la guerre du Mexique. Les Français ont été partout dans cette guerre étrange qui rappelle, avec plus de gloire militaire, celle des Anglais au Transvaal. C'est ici que nous dirons adieu à Temascaltepec. Des retranchements, on embrasse un vaste panorama contenant une